



HAL
open science

Conservation, dissolution et "résurrection" de marqueurs submorphémiques en diachronie: le cas de O/I

Didier Bottineau, Gabrielle Le Tallec Lloret

► To cite this version:

Didier Bottineau, Gabrielle Le Tallec Lloret. Conservation, dissolution et "résurrection" de marqueurs submorphémiques en diachronie: le cas de O/I . Stéphane Pagès. Submorphologie et diachronie dans les langues romanes, Presses Universitaires de Provence, pp.119-134, 2017, 9791032001271. hal-01422751

HAL Id: hal-01422751

<https://hal.science/hal-01422751v1>

Submitted on 25 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Didier Bottineau et Gabrielle Le Tallec-Lloret

CNRS, UMR 7187 LDI

(Lexiques- Dictionnaires- Informatique), Université Paris 13-Villetaneuse

didier.bottineau@ldi.cnrs.fr

gabrielle.letaltec@ldi.cnrs.fr

Conservation, dissolution et "résurrection" de marqueurs submorphémiques en diachronie : le cas de O/I

Introduction

En diachronie, la langue espagnole a tout testé en matière de représentation de l'espace : des marqueurs simples comme *y* et *o* (fr. *y* et *où*) ; mais aussi un arsenal de marqueurs composés comme *ende*, *dende*, *onde*, *donde*, et tous les surcomposés anciens (*aquende*, *allende*) et actuels (*adonde*, *de/por donde*), parfois surprenants (*en donde*). On constate également une sorte d'oscillation systémique entre des phases de créativité exubérante, des phases d'extinction ou de sélection massive (Le Tallec 2001 pour *ende* ; disparition de tout le sous-système sauf *donde*), et des phases d'exploitation massive des options non éliminées (*donde* et sa cohorte).

Dans la présente étude, on fait l'hypothèse qu'il est possible de mettre en évidence la cohérence de ce processus diachronique en prenant en compte la composition submorphémique des marqueurs grammaticaux tels que les analyse la cognématique en chacun des niveaux synchroniques où ils se présentent. Cette analyse interroge la nature même du fait langagier en diachronie : on n'étudie pas ces « formes » en tant qu'objets matériels dont les contours et leur relation au sens évolueraient en continu à la manière de corps géologiques affectés par l'érosion ; on les considère comme des comportements incarnés humains de nature phonatoire, pris en charge par des sujets parlants dans le cadre d'interactions verbales. Les signifiants que le linguiste reconstruit comme unités de production du sens sont appréhendés par les sujets parlants comme des schémas d'action phonatoire reconnaissables et reproductibles, que l'on peut réinterpréter, recomposer, tester, éprouver et faire évoluer dans une dynamique d'expérimentation et parfois de rupture. Dans la présente étude, on s'intéresse à la manière dont des marqueurs submorphémiques comme *I* et *O* se sont prêtés à un travail continu d'expérimentation métalinguistique spontanée, ancré dans les interactions verbales et exposé à des phases d'accélération, décantation et stabilisation systémique avec l'émergence ou la disparition d'opérateurs précipités – au sens chimique du terme – par cette dynamique, mais non directement prédictibles en termes d'évolution simple d'un marqueur donné. Pour les marqueurs de la spatialité, ce travail implique également la composition et recomposition d'agglutinants submorphémiques comme *nd*. Après avoir présenté les éléments nécessaires de cognématique (section 1), on se concentre sur la transition de *y* libre à *-y* lié (section 2) et à la constitution du système *y/o* (section 3) avant d'étudier ses interactions avec l'agglutination *nd* (section 4).

1. Éléments de cognématique

Les cognèmes sont des micro-opérateurs de niveau submorphémique réalisés dans les langues romanes par des voyelles et consonnes phonographémiques (mais sous d'autres formes dans des langues d'autres types: cf. Bottineau 2014 pour le français, l'anglais et l'arabe). Chaque cognème se présente comme une orchestration de gestes articulatoires et de modèles d'évènements sensoriels multimodaux (tactiles, auditifs, visuels) capables d'activer, au moment où ils sont produits, une coordination de gestes mentaux dont le

schème cinématique coïncide avec celui du profil gestuel et sensoriel de la phonation dans sa dimension incarnée: *i* = conjonction, *a* = disjonction (Bottineau 2010c, *k* = interception précoce (vélaire), *t* = interception tardive (coronale) (Toussaint 1983, Bottineau 2013g), *n* = déviation nasale d'une plosion coronale (d'où la négation, Fabre 2015). L'invariant du cognème peut être formulé de manière instructionnelle (geste mental dont l'exécution est "ordonnée" par l'articulation) même s'il n'est pas vécu comme tel et échappe à la conscience (à la manière d'un psychomécanisme).

Le cognème est la plus petite manifestation de l'énaction langagière au niveau des signifiants grammaticaux, à savoir la production d'un effet cognitif au moyen d'un engagement corporel incarné: ce micro-signifiant gestuel phonatoire permet l'émergence d'un micro-signifié opératoire, de nature transitionnelle et procédurale, qui réalise un schéma d'action conceptuelle entrant dans la composition des opérateurs grammaticaux. Par exemple, dans le gérondif castillan, l'association du geste plosif coronal-nasal *n* "négation" et du geste coronal *t/d* "interception tardive" forme l'agglutination *nd* "limite finale non atteinte" typique de l'expression de l'inaccompli dans les langues romanes. Le cognème est un micro-signifiant procédural qui amorce et oriente le processus interprétatif de construction du sens; il n'est pas une forme symbolique qui encode une représentation complète et stabilisée:

- le cognème est acatégoriel: les mêmes cognèmes interviennent dans des opérateurs verbaux, nominaux et autres), comme *nt/d* que l'on retrouve dans les noms (*mundo*, *fondo*, *ronda*), les adjectifs en *-ante* et *-ente*, les adverbes en *-mente*, le gérondif, et, comme on va le voir, divers marqueurs spatiaux en synchronie et en diachronie;

- le cognème est non réductionniste: il spécifie la forme schématique du signifié de puissance de l'opérateur de langue, mais pas le signifié de puissance dans sa totalité, et encore moins ses conditions d'actualisation et d'emploi en discours, qui se profilent à travers des jeux d'oppositions systémiques de langue et des conditions pragmatiques d'emplois en contexte propres à chaque langue et communauté de pratiques verbales. Le signifié de puissance d'un opérateur de niveau morphémique, muni d'une catégorie, ne se limite pas à la somme des cognèmes: il prévoit notamment un régime d'incidence (dont les cognèmes en eux-même ne disent rien) et une valeur distinctive relative à d'autres marqueurs (correspondant éventuellement à sa position dans un psychosystème à plusieurs marqueurs tels que les modélise la psychomécanique guillaumienne avec tenseurs et saisies interceptives). Le cognème est un opérateur d'amorçage de la synthèse du sens (et rien de plus); si on le relie à la théorie des formes sémantiques de Cadiot et Visetti 2001, il relève du motif, mais pas du profil ni du thème.

La cognématique se relie au paradigme de l'énaction (Bottineau 2010), qui pour le langage humain étudie la manière dont la participation incarnée aux interactions verbales permet la production du sens linguistique défini comme actes et états mentaux émergeant de ces engagements (paradigme énavtiste) et non représentations encodées par des constructions (paradigme cognitiviste). Cette participation incarnée concerne aussi bien les interactions verbales pour la communication intersubjective, où se joue la coordination de consciences distinctes, que pour la cogitation intrasubjective (la parole intérieure dite endophasique), où se joue le contrôle réflexif de la promotion d'une idée en formation, qui ne parvient à se former qu'en mobilisant une simulation mentale de ce que serait l'acte de dire s'il était somatisé pour la communication intersubjective: le langage comme système incarné de conceptualisation joue un rôle crucial dans la synthèse de représentations énavtives vécues à l'arrivée comme des idées, à savoir la conscience réflexive des événements attentionnels construits par la verbalisation. La normativité des modèles mobilisés (cognèmes, morphèmes, mots, constructions) garantit le caractère commun des procédures, la possibilité de concerter l'élaboration du sens par le dialogue (et de penser subjectivement avec le même moteur qu'autrui), et leur ancrage dans l'interaction explique la socialité du sens linguistique (énonciation, polyphonie, dialogisme, interlocutivité). L'énaction conçoit le langage humain comme une *tekhnê kognitikê*, un art commun de penser seul ou ensemble ancré dans un système incarné et

normatif de coordination intersubjective: les cognèmes sont la plus petite manifestation de cet artisanat intellectuel, parmi de nombreuses autres. On étudie donc ici la manière dont certaines formes primitives de cet artisanat cognitif contribuent à profiler les cohérences synchroniques et orienter le devenir diachronique de systèmes qui, observés sans cet éclairage, peuvent sembler erratiques.

À la suite de ces constats et des paramètres d'ordre théorique, nous formulons les hypothèses suivantes :

L'espagnol transite de marqueurs simples (*o, v*) vers des marqueurs complexes (*donde*).

L'espagnol part des marqueurs de pure procédure *o, v* (Le Tallec 2009) : des formes abstraites et stylisées de l'espace comme construction mentale, non référentielle, « référencable » en contexte.

La cognématique propose d'aller encore plus loin dans cette direction de l'évidement en posant que *o* et *v* (ou *o* et *i*) ne sont *même pas* des marqueurs d'espace, mais des opérateurs de procédure qui seront interprétés comme spatiaux ou autres (par ex : la personne) selon l'intégration dans telle unité morphologique ou telle position syntaxique.

D'où le sens de la diachronie : c'est parce que *o* et *v* sont ressentis comme très pauvres instructionnellement que les interactions bricolent des agglutinants complexes et variés, lesquels forment des opérateurs effectivement minimalistes, d'effets de sens plus spécialisés et de régimes incidenciels caractérisés, c'est-à-dire de vrais marqueurs de lieu.

Ainsi, on proposera que 1- la prolifération des marqueurs est la manifestation de cette phase de créativité tâtonnante sous-tendue par une mobilisation des possibilités cognémiques dans le cadre d'interactions verbales hétérogènes et exploratoires, souvent divergentes ; et 2- l'élimination pure et simple de certaines formes témoigne d'une étape de décantation d'un système qui se stabilise en se centrant sur un recrutement simplifié et unifié des possibilités cognémiques.

Cette élimination peut résulter de divers facteurs :

- une fois une forme aboutie obtenue, comme *donde*, les "gravats du chantier" peuvent être éliminés ;

- une concurrence du système de la deixis spatiale (*aquí, ahí, allí*, etc.) qui a lui-même connu un parcours comparable et permet des usages recouvrant en partie le champ des locatifs, d'où l'élimination des redondances.

2. De *y* à *-y*

Le point de départ est le processus de la *subduction* : Molho, M., 1969, « *soy, estoy, voy, doy* Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol », *Linguistique et langage*, Bordeaux, éd. Ducros, p. 57-96.

- *y* renvoie à un lieu spatial explicite/implicite :

[...] veredes muchos reys **en Castiella**, mas nunca **Y** rey AVRA que tanto vos ame et tanto vos recele et tanto vos tema commo yo. (*Libro de las Armas*, 89)

- *y* renvoie à un lieu mental :

A esos e a los otros que de buena parte son, a todos los rogava assi commo han sabor: tales **I A** (*parmi ceux qui sont de bon lignage*) que prenden, tales **I A** que non. (*Cid*, 3501)

- *y* devient enclitique dans *aver y* (*av, hay*), suivi de l'enclise analogique et figée dans les formes : *soy, estoy, doy, voy*.

2.1 Critique et discussion de cette approche : J. Schmidely (1988)

Nous renvoyons à Schmidely, J., 1988, « La -v de *dov, estov, sov, vov* », Ariza M., Salvador A., Viudas A. (eds), *Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española (Cáceres, 1987)*, Madrid, Arco/Libros, p. 611-619.

Celui-ci émet 2 critiques :

- Les données chronologiques ne corroborent pas une « histoire » du marqueur qui irait du concret (lieu spatial) vers l'abstrait (lieu mental) :
- il est impossible d'attribuer une valeur spatiale de -y dans *doy*, ni dans les autres formes, etc.

L'hypothèse de la dématérialisation et de la subduction résulte du choix de départ, de type référentialiste : v renverrait à un lieu physique pré-donné, matériel et concret, encodable par une forme langagière, et reproductible dans le domaine mental intérieur sous la forme métaphorique d'un lieu mental abstrait. Cette conception est discutable à plusieurs titres. D'une part, l'espace, même visuel, n'est pas une entité matérielle prédonnée, mais une construction mentale qui prend en compte le traitement du signal optique et un ensemble de simulations motrices mémorisées par le corps du sujet observateur, humain ou autre. Par exemple, le système visuel de l'être humain fait apparaître une salle de cours comme un espace parcourable en marchant, les tables comme des espaces de travail, les chaises comme des objets sur lesquels s'asseoir; Berthoz 2011 nomme percaction la manière dont la perception du monde environnant est une *synthèse* qui entrelace des composantes immédiates (les signaux optiques et acoustiques) et des composantes mémorisées (toute l'expérience sensorimotrice du monde déjà exploré par le corps), en sorte que chaque espace et objet apparent est une visualisation articulée à des connaissances pragmatiques de ce qui est faisable ou pas, comment chaque objet est exploitable, comment chaque espace est parcourable, comment chaque acteur autre que soi est "interagissable".

En outre, les travaux en cognition incarnée montrent que la production d'un espace visuel est directement sous-tendue par la motricité du système perceptuel lui-même: l'oculo-motricité, qui permet à des parcours de balayage visuel de participer à la construction de la forme; l'auriculo-motricité (Tomatis 1991), qui permet à l'oreille interne d'ajuster le profil du rapport tympan / étriers aux propriétés formantiques des voyelles de l'articulation vocale humaine. En outre, ces motricités hétérogènes sont intégrées par des réseaux neurophysiologiques cohérents en des systèmes de corrélations pertinentes qui font que tel type de schéma de motricité oculaire ou auriculaire se corrèle instantanément à tel autre type de motricité de préhension manuelle ou de locomotion corporelle. Berthoz 2009 qualifie de simplexes ces réseaux complexes de corrélation dont la mise en oeuvre automatique et inconsciente fait in fine éprouver le réel apparent comme simple parce que muni de la connaissance préalable des solutions pragmatiques disponibles et ajustables pour l'ensemble des situations susceptibles de se présenter. Autrement dit, même hors langage, un lieu n'est pas vu ni conçu comme une entité tridimensionnelle abstraite mais comme un théâtre d'engagement corporel muni de propriétés pragmatiques à la fois incarnées et normatives (du fait des normes éthologiques qui caractérisent les sociétés humaines qui contraignent nos routines et nos entraînements). Du point de vue cognitif de l'expérience humaine, un lieu est par nature une construction mentale incarnée, configurée par un système éthologique commun (le domaine consensuel d'interactions dans la terminologie de Maturana 1978) où se jouent des interactions corporelles dont celles liées au langage. La linguistique ne peut pas traiter correctement la relation espace / grammaire sans s'appuyer sur une définition pertinente de l'espace lui-même en tant que "opéraclé" construit par la visualisation (Bottineau 2012) en recrutant l'ensemble de la participation corporelle simulée. Dans cette perspective, la cognématique, en tant que système vocal de gestualités normatives, participe de manière multilatérale à la production d'espaces mentaux concrets (v) ou abstraits (*hay*), ou à des opérations non spatiales en elles-mêmes (*doy*), sans qu'il ne soit

nécessaire considérer du point de vue diachronique que ces différentes réalisations devraient dériver les unes des autres au niveau d'un devenir morphémique clair et orienté tel que la dématérialisation et la subduction.

Enfin, l'idée de dématérialisation sémantique repose sur un référentialisme discutable: elle conçoit implicitement le sujet parlant comme un observateur du monde qui y distingue un espace rempli d'objets qu'il va catégoriser par des unités lexicales, désigner par des opérateurs indexicaux (articles, démonstratifs), et inscrire dans des relations concrètes (procès verbaux: actions, événements, situations) ou abstraites (prépositions). En fait, divers travaux sur les origines du langage comme ceux de Janet (1929) voient comme précurseurs de la parole des vocalisations routinières et rituelles accompagnant des interactions corporelles directes (épouillage, accouplement) de manière à coordonner les actions, canaliser les émotions, prévenir ou gérer les perturbations. Selon cette approche, ces vocalisations participent à la co-gestion sensorimotrice des espaces corporels en interaction, excluant de facto toute référence à des espaces et objets extérieurs à la sphère où se régule l'interaction; l'inclusion d'objets spatiaux ne serait pas une primitive, ce qui contredit la dimension représentationnelle et référentielle habituellement perçue comme une évidence incontournable. Ces orientations suggèrent qu'il est nécessaire d'envisager l'espace vécu comme une co-construction mentale issue d'interactions corporelles à laquelle participe la voie articulée selon des routines normées et non comme un bloc physique prédonné à styliser. Des microsystèmes submorphémiques comme les cognèmes deviennent alors des systèmes ultérieurs devenus autonomes et cohérents par le processus d'auto-organisation émancipatrice que Varela nomme l'autopoïèse.

Du point de vue de la *percaction* : tout lieu, concret (sensible) ou abstrait (insensible) est par nature une construction mentale : ainsi il n'y a aucune nécessité de faire dériver l'un de l'autre.

Du point de vue de l'*enaction* (ancrage corporel de la cognition) : la production du lieu mental concret, ou abstrait, est réalisable par la diction de l'opérateur i.

2.2 Réduire la valeur opératoire à l'instruction : G. Le Tallec-Lloret (2010)

Nous renvoyons à Le Tallec-Lloret G. (2010), « Y a-t-il du nouveau ? », in G. Luquet (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol : méthodes d'approche*, Paris, PSN, 125-145.

- Au-delà de la critique de l'approche référentialiste (Molho, tradition linguistique espagnole), l'objectif est de ramener l'opérateur à une valeur instructionnelle : y fait du lien dans le discours (repérage d'énoncé) en lançant un "appel", en amenant l'interlocuteur à chercher de l'espace ; la notion de lieu, qui est purement contextuelle, s'en trouve supprimée.

- Ainsi /I/ est un opérateur de réduction spatiale extrême, combiné à une actualisation instantanée, appliqué à un lieu physique ou mental, selon le contexte, et à effet d'indexicalisation, de prise en charge : *hay*, français *il Y a*, *ya* (esp.), mais aussi *hoy*, et l'interjection ¡*uy!*

2.3 *soy, estoy, voy, hoy*

La conjugaison donne à voir des monosyllabiques toniques (*soy, voy*) ou à finale tonique (*estoy*). Si le *e-* de *estoy* est épenthétique et ne sert que de voyelle d'appui pour le franchissement du noyau consonantique *-st-* (cf. *stare* latin et italien), alors *estoy* lui-même peut être considéré comme monosyllabique. Le *-y* n'est pas lié à une classe de verbes sémantiquement cohérente du côté du *signifié* avec l'exclusion des verbes modaux, par exemple : **puedoy, *quieroy*. En revanche, le *-y* est lié à une classe de verbes formellement cohérente du côté du *signifiant*: il apparaît sur des verbes sans racine

lexicale séparable, c'est-à-dire démunis de modèle morphémique clair combinant base + flexion : la marque *-o* de P1 n'est pas en position flexionnelle ordinaire. Cette forme atypique suggère plutôt une analogie opportuniste qui permet de compléter la « construction » : quand la place prosodique de la flexion (atone) est vide en première personne, le *-v* atone s'installe par analogie avec *hav* et *hov* et apporte une opération d'actualisation et d'ancrage déictique qui redit P1 autrement, de manière non redondante par rapport à ce que dit *o*. On peut formuler la règle suivante: en espagnol, la marque *o* de P1 présente est normalement rhématique, en position flexionnelle post-tonique, le radical étant lui-même thématique et tonique relativement à la flexion. Mais lorsque la racine lexicale est évanescence et se réduit à une agglutination d'éléments formateurs cognémiques (*st*), voire un élément unique (*s* de *ser*, *v* de la conjugaison de *ir*), elle n'est pas réalisée par une syllabe autonome permettant de matérialiser la distinction radical thématique + flexion rhématique, ce qui force le *o* à occuper une position radicale thématique et tonique. Cette perte appelle en compensation un marqueur complémentaire qui vient réaliser la flexion atone: *-v*. En pareil cas, les locuteurs n'inventent arbitrairement pas un "morphème postiche" (terme de Berrendonner 1980 désignant la marque d'infinitif comme "cache" du paradigme des flexions de personne quand aucune n'est réalisée), ils recrutent par analogie un morphème préexistant et en convenance avec l'espace à occuper, à la fois du côté du signifiant (d'où la voyodisation, nécessaire pour l'atonicité) et du signifié (le cognème *i*, comme activateur d'un geste de contact et de fermeture spatiale, convient au bouclage réflexif de la première personne).

En somme, *-v* ne « veut pas dire » quelque chose, mais il produit un certain effet opportun et résout un problème de chronosyntaxe dans l'organisation interne et séquentielle de l'opérateur : la survenance de la marque *o* P1 à contretemps par rapport au moment où elle est attendue, en finale flexionnelle atone. Pour cette raison, *-v* caractérise les verbes sans base lexicale claire et à-au signifiant cognématique rudimentaire (*dar*, *ser*, *ir*).

2.4 Émergence d'un couple : *soy yo*

L'ajout de *-v* permet la formation d'un marqueur composite *-ov* qui se trouve être le miroir de *vo*: *vo* <*ego* (italien *io*, tonique sur *i*) vs *-ov* (*o* + *v* enclitique). En diachronie, chaque opérateur a son histoire propre ; en synchronie, ils apparaissent comme des opérateurs miroirs et créent un effet d'inflexivité (*sov*) et de déflexivité (*vo*), comme si *sov* intériorisait sous une forme inverse ce que *vo* pose de manière libre. Le même couple cognématique *i* + *o* permet la construction de P1 en articulant deux niveaux :

i + *o* : *i* = actualisation de l'ensemble de l'espace intérieur + *o* = rhématisation de P1, avec *o* en position-cible; la valeur dominante est la mise en saillance de la figure du locuteur hors procès, envisagé comme entité en soi.

-o + *i* : dans le cadre du procès verbal (*s-*, *v-*, *-st-*), inversion de ce rapport = anaphorisation de *o* (en position thématique initiale) et actualisation (*i* final, rhématique). P1 est mise en arrière-plan et pensée dans un cadre relationnel : fusion avec un procès (*s-ov*, *d-ov*), voire à un cadre temporel centré sur elle (*h-ov*).

En espagnol actuel, la réplique du couple submorphémique *i/o* peut conduire à des effets oscillatoires remarquables:

- - ¿Cuáles son algunas de las estrategias para reducir el estrés?
- Pues hoy yo oí en no se dónde que los besos rebajan el estrés, ponte a besar.
<https://es.answers.yahoo.com/question/index?qid=20090216194805AArowsq>

3. Le système *i/o*

Dans le domaine de l'espace, le pronom *v* est anaphorique (rétrospectif), tandis que *o* est interrogatif (prospectif) ou relatif (la subordination permet de renvoyer une question à un énonciateur fictif : une idée complexe se présente comme une agora où dialoguent plusieurs sources. Le *o* est toujours prospectif, potentiellement interrogatif, mais il peut être inséré dans une structure syntaxique complexe, polyphonique, et peut survenir à un moment où la réponse à la question qu'il soulève a été bloquée par un antécédent hyperonymique:

Question + Réponse

question : où vis-tu ? Réponse : à Paris

Anti-Réponse + Question : la ville où je vis

Au niveau du système cognématique, *u/o* s'opposent à *i* : d'un côté des voyelles fermées précoces (d'arrière), de l'autre une voyelle tardive (d'avant). Les premières saisissent à l'état de *puissance* ce que l'autre saisit au niveau de l'effet. Ce système *u/o* --> *i* réalise le contraste précoce / tardif (arrière / avant) avec sa valeur de couplage puissance / effet dans le domaine des voyelles, et sa contrepartie consonantique est le contraste *k / t* (vélaire / coronal) que réalise notamment la paire submorphémique *cu- / -t* en espagnol (*cual / tal*). Par ailleurs, la voyelle précoce *o/u* neutralise le contraste *i/a* rendu possible au niveau tardif par la variation accrue du degré d'aperture:

u/o : fermé + rétraction linguale

i vs *a* : fermé vs ouvert, les deux sans rétraction linguale

i/a développent le contraste fermé / ouvert qui n'est possible que sans rétraction linguale : *o* indifférencie ce que l'opposition *i/a* différencie. En français, *o* d'indifférenciation peut être appliqué à l'espace sous la forme de l'interrogatif *où* ou sous la forme de la conjonction *ou* entre groupes de même niveau syntagmatique (*noir ou blanc*). En espagnol, le couple *o/i* (puissance et indifférenciation vs actualisation et différenciation) a été investi en totalité dans la paire de conjonctions *o* et *y* : *blanco o negro* (puissance et indifférenciation), *blanco y negro* (actualisation et différenciation).

Au niveau cognématique et précatégoriel, *o* est un opérateur précoce, prospectif et indifférenciateur (expression de l'espace et de la Personne 1) ; *y* est un opérateur tardif, présupposant et différenciateur. Au niveau de l'inscription submorphémique des cognèmes dans des opérateurs grammaticaux catégorisés, ces propriétés générales des cognèmes sont mises en oeuvre de manières différenciées :

- système de la première personne: *yo* (topicalisation de P1) vs *-oy* (anaphorisation)
- système de l'espace français: *où* (espace indéterminé), *y* (espace déterminé)
- système lexical de l'espace en espagnol: *lugar* (lieu repéré en extériorité dans un cadrage géographique), *sitio* (lieu repéré en intériorité par celui qui s'y arrête, cf. *s-t*) (Macchi 2010)

- système des relations dialogales: *si* (accord interlocutif, actualisation et poursuite de l'espace discursif amorcé antérieurement) et *no* (rejet et désactualisation de l'espace discursif antérieur). Ce contraste dialogal peut être synthétisé par le locuteur en un opérateur polyphonique complexe *sino* (« mais » de rectification) qui combine le rejet d'une option et l'affirmation d'une autre.

- système des relations comitatives: *sin* (refus d'actualiser une cible spécifiée et présupposée) et *con* (ajout d'un élément imprévu, non présupposé); la réduction de *-m* (*cum*) à *-n* (*con*) permet la mise en système de *sin* et *con* et d'articuler la négation à l'affirmation en synchronie alors que ce contraste ne se posait pas en des états antérieurs de la diachronie des systèmes.

Comme on le constate, le système *o/i* sous-tend continuellement la grammaire de l'espagnol en diachronie, et oriente la formation en synchronie de systèmes d'oppositions

qui sont la poursuite d'états anciens, pour certains, et des reconstructions analogiques par réfection systématique, pour d'autres.

4. y, o, ende, onde : o/i et -nd-

4.1 Vue d'ensemble des opérateurs

Nous avons affaire ici à des marqueurs d'origines cohérentes :

v < *ibi* (*is-bi*) ; o < *ubi* (**auo-bi* : *kw* + loc.)
ende < *inde* (*is-de*) ; *onde* < *unde* (*cunde*)

Le latin fait apparaître le couplage d'une opposition vocalique *u/i* à *-bi* (*ubi*, *ibi*) et à *n+de* (*unde*, *inde*) d'origines hétérogènes. Dès le latin, on voit se former

- un système analogique cohérent à partir de marqueurs de sources hétérogènes ; et
- des surcompositions (*deinde*, *exinde*, *perinde*, *subinde*).

En outre, le passage de *is-de* à *inde* est difficile à expliquer, sauf à envisager une nasalisation analogique motivée par la reconstruction de l'agglutination *-nd-*.

Pour le **castillan ancien**, 2 phénomènes sont à retenir :

- la libération du couple *u/i* de *ubi/ibi* sous la forme *o/i* ;
- l'évolution de *unde/inde* sous la forme *onde/ende* suivie d'« expérimentations » créatives diverses et de la sélection finale de *donde* avec la suite phonématique en *-nd-* exploitée aussi pour l'expression de l'aspect.

En **espagnol actuel**, le marqueur *nt/nd* est transcatégoriel et lié à l'inaccompli :

- Gérondif (*canta-ndo*)
- Suffixes dérivationnels (*-mente*, *-miento* etc.)
- Lexique : *mundo*, *ronda*, *monte*, *redondo*, *un dos tres*, *andar*, ¿qué onda?

Concernant *donde*, l'inscription de ce marqueur dans le système de l'aspect inaccompli marqué par *nd* se manifeste

(a) au niveau morphémique et systématique, par l'analogie avec *cuando* et réinterprétation aspectuelle *de + on + de* : $n + d = nd$

(b) au niveau combinatoire, par la construction récurrente *donde + estar*, qui réplique dans le domaine de l'espace celle du progressif (*estar + gerundio*) dans le domaine de l'aspect, les deux comportant la même construction d'agglutinants submorphémiques *st + nd* (et le terme *gerundio* lui-même comportant le même agglutinat *nd* que *donde* et *cuando*) ;

(c) au niveau de l'usage par les locuteurs, le *dondismo* latino-américain (*el momento donde/cuando*), qui permet de spatialiser et cartographier la représentation du temps et de se figurer le moment comme un point observable sur une ligne visualisable.

On observe un phénomène comparable en français avec *en* (préposition), *en* (clitique) et *-ant* (participe), tous dotés d'une valeur d'inaccompli.

4.2 ende

ende forme l'image d'une intériorité (*en*) [spatiale, temporelle, notionnelle] que l'on déserte (*de*) et que l'on conserve en mémoire, qui forme un présupposé. L'idée de désertion mentale implique le rattachement à une source énonciative antérieure : *ende / inde* sont en quelque sorte le « passé » mental, métalinguistique, de *in*. Il en résulte un effet de transition fluide d'une idée à la suivante, de prolongation automatique, acquise,

allant de soi, porteuse de continuité argumentative :

« Et empos esto, llegando su madre, e en logar de tender ell contra ella los braços que non avie ya, mostrol los lugares dellos e las llagas, e dixol: «Madre, toma lo que comecest.» Agave quando aquello vio, dio muy grandes voces, e gritos e alaridos, e alanco la su arma que trave ella otrossi, e diol el el cuello e descabescol, e fizol volar la cabeça por ell aer, e desi tomo essa cabeça del fijo **en sus manos sangrientas ende**, et llamo a las otras, e dixo...» (*GE*, 1272-1280, II, p. 192)

4.3 onde

Onde marque au contraire la « prolongation mentale d'un événement principal ». Il s'agit d'une prolongation intentionnelle, réalisée sous contrôle du locuteur, et qui se démarque de ce que les pré-supposés laissent attendre. *Onde* souligne l'effort intellectuel d'un locuteur réflexif qui extrait et développe l'idée ultérieure à partir de la trace laissée par l'idée antérieure, comme s'il était son propre lecteur en bouclage récursif:

« E Dios non pena en particular, sino por pecado universal. *Onde* este pecado singular fue, uno solo lo fizo, e la punición fue universal. *Onde* es de entender que los pecados que entonçes fazían las gentes, que heran aborreçibles a Dios, e tantos que él no los podía sufrir, *onde* ovo de hexecutar la su justiçia. » (*El Victorial*, p.195) G. Díaz de Games, *El Victorial*, Rafael Beltrán (éd.), 1994, Madrid, Clásicos Taurus.

Dans cet emploi à valeur métalinguistique, onde peut ne pas avoir la valeur référentielle de *unde* (espace visuel) en l'appliquant au niveau cognitif de l'interprétation et de l'espace conceptuel, formant une sorte d'« ablatif mental ». On observe des phénomènes comparables en français parlé et régional avec d'où (*d'où c'est que tu vas?*) et *evou* gallo (*et d'où* palatalisé), qui présentent l'interrogation comme articulée à une source énonciative antérieure. En anglais, *yet* "pourtant", marqueur d'une approbation passée (*t*), peut être analysé comme le "prétérit" de *yes* "oui", marqueur d'approbation présente (*s*), où le contraste *s/t* fait alterner des chronologies purement métalinguistique, relevant de la temporalité des processus mentaux impliqués dans l'accord (présent) et la concession (mémoire), exactement comme *ende* et *onde* sont des "prétérits" métalinguistiques. Enfin, en allemand, *und* "et", de composition submorphémique très proche de *onde*, permet de poursuivre une énumération en improvisant un ajout à un moment où le syntagme n'est pas clôturé (inaccompli métalinguistique *nd*).

On constate ici que des diachronies concurrentes de *nd* (*in-de*, *un-de* vs *n+t/d* aspectuel) permettent en synchronie des réfections analogiques et systémiques qui permettent la réinterprétation d'une valeur ancienne (*n+d* de *ende* et *onde*: dépassement d'une intériorité ou d'un locus) par une valeur renouvelée (*donde*: locus envisagé relativement à l'expérience du locuteur dans la durée, fiable à *cuando*). À partir de deux constructions diachroniques disparates, il émerge un opérateur *nd* muni de valeurs compatibles de transition (désertion d'un espace) et d'accomplissement.

Conclusion

On ne trouve jamais de « source » proprement dite: en latin se jouent déjà les mécanismes de réanalyse, réagglutinations, redécoupages et surcompositions qui se poursuivent en espagnol. Tous les phénomènes observés sont sous-tendus par un jeu d'analogies sous la pression des unités cognématiques qui permettent à la fois la simplification et la complexification des systèmes. Il devient nécessaire de considérer une

sémantique des processus mentaux de construction du sens plutôt qu'une sémantique de la référence : cf. *inde* et en anglais *ves/vet*. Ces éléments s'articulent avec des développements théoriques en cours sur la formation d'agglutinations submorphémiques et leur interprétation en système dans le cadre de la théorie de la relation interlocutive (Douay et Roulland 2014), avec notamment *onde* de configuration 1 (prolongation mentale non présumée, imposée par le locuteur) et *ende* de configuration 2 (neutralisation de la divergence interlocutive). Sur la base d'une convergence de ce type, on s'achemine vers une construction de la relation interlocutive solidement ancrée dans la linguistique du signifiant.

Bibliographie

- Berthoz, A. (2009). *La simplicité*. Odile Jacob.
- Bottineau, D. (2010), « Language and enaction », J. Stewart, O. Gapenne, E. Di Paolo (eds), *Enaction: toward a new paradigm for cognitive science*, MIT, 267-306.
- Bottineau, D. (2012), « Submorphologie et processus aspectuels en morphologie grammaticale espagnole », in G. Luquet (éd.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théorie et applications*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 37-56.
- Bottineau D. (2014), « Explorer l'iconicité des signifiants lexicaux et grammaticaux en langue française dans une perspective contrastive (anglais, arabe) », *Le français moderne*, 82/2, Luca Nobile (éd.), *Formes de l'iconicité en langue française. Vers une linguistique analogique (Tome 2)*, 243-270.
- Bottineau, D. (2014), « La spécificité du « progressif » catalan : une approche contrastive (anglais, français, gallo, italien, castillan) », Mercè Pujol Berché (éd.), *Recherches sur la langue catalane*, Lambert-Lucas, 151-174.
- Douay, C. et Roulland, D. (2014), *Théorie de la relation interlocutive, sens, signe, réplication*. Limoges : Lambert-Lucas.
- Fabre, G. (2015), « Négation et dépassement de l'unité en espagnol et dans les autres langues romanes », Maria Helena Araújo Carreira (éd.), *Faits de langue et de discours pour l'expression des modalités dans les langues romanes*, Travaux et Documents, 60-2015, 381-391.
- Le Tallec G. (2001), *Étude syntactico-sémantique de la particule espagnole ENDE : diachronie d'une disparition*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2 vol.
- Le Tallec G. (2006), « *Onde*, tentative d'approche du signifié », G. Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol - Méthodes d'approche*, Journées d'Études du GERLHIS (18-19 mars 2005), Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 91-103.
- Le Tallec G. (2009), « *O, do, onde, donde* : côté signifiante », à paraître dans *Linguistique du signifiant : diachronie et synchronie de l'espagnol*, Limoges, Lambert-Lucas, 75-94.
- Le Tallec G. (2010), « Y a-t-il du nouveau ? », G. Luquet (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol : méthodes d'approche*, Journées d'études du GERLHIS, Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, 14-15 mars 2008, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 125-145.
- Le Tallec G. (2012), « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique », G. Luquet (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol – Théories et applications*, Presses Sorbonne Nouvelle, 15-38.
- Le Tallec G. (à paraître), *Linguistique du signifiant : diachronie et synchronie de l'espagnol*. Préface de D. Bottineau, Limoges, Lambert-Lucas, sous presse.
- Macchi Y. (2006), « Transitivity and intransitivity: properties of the word or effects of phrasal processes ? », Gilles Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol, méthodes d'approche*, Presses Sorbonne Nouvelle, 115-134.
- Macchi Y. (2010), « *Lugar* et *sitio* : deux conceptualisations opposées du site de localisation », *Vues et Contrevues*, Actes du XII^e Colloque international de

- linguistique ibéro-romane Université de Haute-Bretagne – Rennes 2, 24-26 septembre 2008, Ed. par Gabrielle Le Tallec-Lloret, Editions Lambert-Lucas, Limoges, 269-294.
- Molho, M. (1969), « *soy,estoy, voy, doy*. Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol », *Linguistique et langage*, Bordeaux, éd. Ducros, 57-96.
- Molho M. (1988), « L'Hypothèse du formant (sur la constitution du signifiant: esp. UN/UNO) », Blanche-Benveniste C., Chevel A. & Gross M. (éds.), *Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 291-303.
- Quitard M. (2010), *Recherches sur la semi-auxiliarité en espagnol: le cas de ir*, Thèse pour le doctorat en linguistique hispanique, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3 (dir. Gilles Luquet).
- Schmidely J. (1988), « La -y de *doy, estoy, soy, voy* », Ariza M., Salvador A., Viudas A. (eds), *Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española (Cáceres, 1987)*, Madrid, Arco/Libros, 611-619.
- Tomatis A. (1991), *Nous sommes tous nés polyglottes*, Fixot.
- Vicente Lozano J. (2015), “Dondismo entre vecinos, ¿pura hipótesis?”, communication (4 juin 2015) au *Colloque International de Linguistique Ibéro-romane (CILIR)*, Rouen, 3-5/06/2015.